

# Et Dominique Blanc fit capitale « La Douleur »

Depuis quatre ans, elle joue le texte de Marguerite Duras. Un monologue en passe de devenir un modèle

Tout une vie avec *La Douleur*? Depuis bientôt quatre ans, Dominique Blanc poursuit une aventure de théâtre hors normes avec le texte de Marguerite Duras : une aventure qui a de grandes chances de s'inscrire dans l'histoire du théâtre à l'égal de celle de Madeleine Renaud avec *Oh les beaux jours*, de Samuel Beckett.

Au fil des ans, la comédienne a emmené le spectacle, mis en scène par Patrice Chéreau et le chorégraphe Thierry Thieû Niang, partout en France, en Europe, et jusqu'au Japon et au Vietnam. Même émotion, partout.

Dominique Blanc se voit bien jouer *La Douleur*, qui lui a valu le Molière de la meilleure comédienne en 2010, toute sa vie. « Tant qu'on me le demandera, je le ferai », dit-elle, dans l'écrin du Théâtre de l'Atelier, à Paris, où elle reprend le spectacle jusqu'à la mi-octobre.

Au départ, pourtant, il y a eu une simple lecture, que l'on a vue à Reims, en décembre 2007.

Patrice Chéreau, avec qui Dominique Blanc travaille depuis trente ans (la première fois, c'était dans *Peer Gynt*, d'Ibsen, en 1981), avait proposé à la comédienne de se lancer dans des lectures en duo, pour changer un peu des petites formes qu'il crée en solitaire depuis déjà plusieurs années.

Le très durassien Thierry Thieû Niang leur a proposé *La Douleur*, que ni l'un ni l'autre ne connaissaient. « J'ai eu un coup de foudre absolu pour le texte, qui a provoqué chez moi un véritable bouleversement physique », raconte la comédienne. « Je me suis tellement reconnue dans cette phrase que Duras écrit au début de son livre : "La Douleur est une des choses les plus importantes de ma vie..." »

L'aventure a donc commencé avec un livre lui-même hors normes, à l'histoire mystérieuse. Marguerite Duras prétendait avoir retrouvé ce journal, qu'elle n'a publié qu'en 1985, par inadvertance, dans les armoires de sa maison de Neauphle-le-Château. « Je n'ai aucun souvenir de l'avoir écrit », note-t-elle au début de *La Douleur*.

Elle y raconte, au moment de la Libération, en avril 1945, l'insupportable attente de son mari Robert Antelme, l'auteur de *L'Espèce humaine*, déporté en 1944 à Buchenwald puis à Dachau, et dont elle ne sait pas s'il est vivant ou mort. Puis son retour, véritable mort-vivant, et sa résurrection.

On sait aujourd'hui que Duras a extrait *La Douleur* de ses *Cahiers*



RICHARD SCHROEDER POUR « LE MONDE »

de la guerre, qui ont eux-mêmes été publiés en 2006. Ces quatre petits cahiers recouverts d'une écriture serrée, Dominique Blanc est allée les consulter à l'Institut mémoires de l'édition contemporaine (IMEC), à Caen, où ils sont archivés. « Jean Vallier, le biographe de Marguerite Duras, pense qu'elle a écrit *La Douleur* en

« J'ai eu un coup de foudre absolu pour le texte, qui a provoqué chez moi un véritable bouleversement physique »

1946-1947, en un troublant mélange entre réalité et fiction », raconte la comédienne.

« Le récit du sauvetage par François Mitterrand (alors « Morland », dans la Résistance) de Robert Antelme à Dachau a visiblement été « arrangé », et reconstruit a posteriori, notamment lors du fameux entretien croisé Mitterrand-Duras à

L'Autre Journal, en 1986. Mais tout ce qui concerne le retour d'Antelme, et la manière dont Marguerite l'a arraché à la mort, est vrai. »

*La Douleur*, donc, a d'abord été lue sur scène, par Dominique Blanc et Patrice Chéreau, ensemble, avant que la comédienne ne demande au metteur en scène d'en faire un vrai spectacle, où elle serait seule, « parce que c'est vraiment l'histoire d'une solitude ». « Ce qui me pèse souvent, dans ce métier de comédienne, c'est la manière dont on dépend du désir des autres », explique-t-elle. « Pour échapper à cette passivité, j'avais depuis un bon moment déjà l'idée d'un spectacle en solo, avec lequel je pourrais voyager longtemps, reposant sur un texte fort dont je ne me lasserais pas. *La Douleur* a été l'occasion rêvée. »

Restait à faire de ce texte au statut étrange un objet de théâtre, ce qu'il est devenu en novembre 2008, à Gironne, en Espagne, où le spectacle a été créé. « Il n'était pas question d'incarner Marguerite Duras, ni de centrer le spectacle sur sa vie, mais d'aller vers la

dimension beaucoup plus universelle du récit », analyse l'actrice. « Patrice Chéreau, dans son adaptation, a coupé beaucoup de ce qui

concerne la vie privée de Marguerite – le fait qu'elle était déjà avec Dionys Mascolo à l'époque, par exemple. Il a aussi mis en avant la force de vie inouïe de cette femme, son combat, sa façon d'aller vers la lumière en dépassant la douleur et la peur. Il s'agissait notamment de faire oublier le personnage que Duras s'est construit à la fin de sa vie, qui a tant brouillé la réception de son œuvre. »

A rebours des productions classiques, Dominique Blanc, Patrice Chéreau et Thierry Thieû Niang ont travaillé seuls, avec le petit coup de pouce financier d'une société de production privée, Les Visiteurs du soir. Cette *Douleur*, en filigrane, « s'est aussi bâtie sur nos histoires à nous », constate la comédienne.

Lors des premières improvisations avec Chéreau, elle est venue avec ses propres vêtements, une jupe, un corsage et des chaussures intemporels, qui jettent un pont entre les années 1940 et aujourd'hui. Ils sont restés dans le spectacle. Lors des répétitions dans l'appartement de Patrice Chéreau, le metteur en scène lui a fabriqué un porte-clés : « Je n'en connais pas tous les secrets », s'amuse Dominique Blanc. « Mais je sais qu'il y a glissé les clés du Théâtre de Sartrouville, où il a débuté... » Thierry Thieû Niang, qui est d'origine vietnamienne, a sa propre relation avec Duras, et les folies de l'Histoire.

Dans sa loge, où qu'elle soit, Dominique Blanc a toujours avec elle les *Cahiers de la guerre* de

Duras, *L'Espèce humaine* de Robert Antelme et *La Libération des camps* de Christian Bernadac. « On est tous comptables de cette histoire-là, fait-elle observer. Toutes les familles françaises ont encore dans leur chair les répliques de ce séisme. »

Le soir de la première du spectacle, Janine Berdin, qui fut sa première professeure d'art dramatique, quand elle était jeune fille, à Lyon, est venue la voir : « Elle m'a rappelé que le premier texte qu'elle m'avait fait travailler était *Le Journal d'Anne Franck* », souffle Dominique Blanc, songeuse.

Elle a joué au pied du mont Fuji – « trois jours avant Fukushima... » –, au théâtre Dramaten de Stockholm, « dans la petite salle qui servait de laboratoire à Ingmar Bergman », à Porto Alegre, à Châteauroux, à Boulazac ou à Limoges. Mais là, après Paris et Bruxelles, elle va arrêter quelques mois, pour d'autres projets, au théâtre et au cinéma.

« Même si le spectacle, comme le texte de Duras, tient le tragique et le pathos à distance, je ne peux pas le jouer tout le temps : c'est un engagement énorme, sur tous les plans. Quand je suis dedans, je ne peux rien faire d'autre. Pas question de baguenauder. Mon entourage trouve que ça déborde un peu trop... »

Une pause, donc. Mais après, elle reprendra le voyage. « Je me vois très bien, vieille dame sur les routes, avec *La Douleur* pour viatique. » ■

Fabienne Darge

## Une actrice, une auteure, seules et géniales

UNE FEMME EST LÀ, qui attend. Assise de dos au bord d'une table, dans les lumières grises et rasant d'une fin de guerre. Cette femme se retourne, et, le temps d'une image fugace et saisissante, c'est la jeune Marguerite Donnadiou que l'on voit, avec son visage aux grands yeux, aux paupières lourdes.

Génie d'une actrice : Dominique Blanc n'a pas voulu incarner Marguerite Duras. Tel n'est pas le projet de *La Douleur*. Très vite, en une métamorphose imperceptible, elle reprend son « vrai » visage (c'est-à-dire, comme pour toute grande comédienne, une plaque sensible où l'ombre et la lumière se jouent des tours en permanence). Marguerite s'efface, et c'est une femme, n'importe quelle fem-

me, d'occupations dérisoires, comme vider et ranger le contenu de son sac à main, ou peler une pomme. Et l'ensemble du spectacle est à l'image de ce début, qui lie comme rarement l'intime à l'Histoire, avec une économie de moyens, une concentration, une intensité égales à celles de l'écriture de Marguerite Duras.

**Puis c'est le retour de Robert**

Dominique Blanc est seule en scène, mais elle fait surgir un monde : celui de la gare d'Orsay, notamment, vers laquelle furent aiguillés, au printemps 1945, les prisonniers de guerre revenant d'Allemagne. Duras n'a besoin que de quelques phrases pour dresser le tableau, d'une lucidité implacable, de ces gaullistes qui sont en train

*Douleur*, parmi les plus admirables qui aient été écrites sur ce que signifie revenir de l'enfer, Dominique Blanc fait un stupéfiant combat pour la vie, qui semble se mener au présent, devant nous.

La comédienne et Patrice Chéreau ont ajouté au texte stricto sensu de *La Douleur* quelques extraits des *Cahiers de la guerre* de Duras, comme celui-ci : « Nous sommes de la race de ceux qui sont brûlés dans les fours crématoires, nous sommes aussi de la race des nazis. C'est en Europe que cela se passe. C'est là qu'on brûle des millions de juifs. » Avec *La Douleur*, Duras a écrit, de manière extraordinairement incarnée et concrète, sa propre *Espèce humaine*. ■

F. Da.

